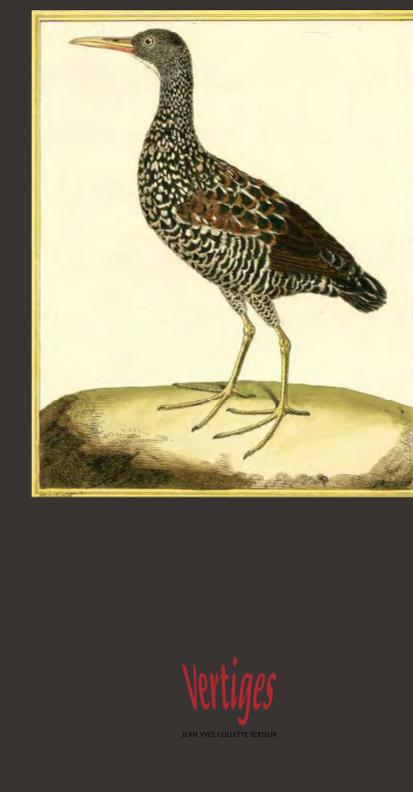
## Discours sur le style



Râle tacheté de Cayenne, dessin d'époque.

François-Hubert Drouais (1727-1775),
Portrait de Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1753),
Musée Buffon, Montbard (France).

Discours sur le style
prononcé à l'Académie Françoise
par monsieur de Buffon
le jour de sa réception
le 25 août 1753.

Monsieur de Buffon ayant été élu par messieurs de l'Académie françoise, à la place de feu monsieur l'archevêque de Sens, y vint prendre séance le samedi 25 août 1755, et prononça le discours qui suit :

Vous m'avez comblé d'honneur en m'appelant à

vous; mais la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en

est digne, et je ne me flatte pas que quelques essais

temps, une nouvelle marque de considération : ma

reconnoissance, quoique partagée, n'en sera pas

moins vive. Mais comment satisfaire au devoir

qu'elle m'impose en ce jour? Je n'ai, messieurs, à vous

offrir que votre propre bien: ce sont quelques Idées

sur le style que j'ai puisées dans vos ouvrages; c'est

en vous lisant, c'est en vous admirant qu'elles ont

été courues; c'est en les soumettant à vos lumières

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui

ont su commander aux autres par la puissance de

la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles

éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La

véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la

culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette

facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent,

une qualité accordée à tous ceux dont les passions

sont fortes, les organes souples et l'imagination

prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent

de même; le marquent fortement au dehors; et,

par une impression purement mécanique, ils

transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs

affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les

mouvements, tous les signes, concourent et servent

également. Que faut-il pour émouvoir la multitude

et l'entraîner? Que faut-il pour ébranler la plupart

même des autres hommes et les persuader? Un ton

qu'elles se produiront avec quelque succès.

écrits sans art et sans autre ornement que celui de la nature soient des titres suffisants pour oser prendre place parmi les maîtres de l'art, parmi les hommes éminents qui représentent ici la splendeur littéraire de la France, et dont les noms célébrés aujourd'hui par la voix des nations retentiront encore avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu, messieurs, d'autres motifs en jetant les yeux sur moi; vous avez voulu donner à l'illustre compagnie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis long-

MESSIEURS,

véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui, comme vous, messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes, et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner : il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit. Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux, et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche, et traînant. Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées : c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connoîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes, qui serviront à les remplir; par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur

véritable point de vue; par une grande finesse de

discernement, on distinguera les pensées stériles

des idées fécondes; par la sagacité que donne la

grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel

sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit.

Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il

est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup

d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier

effort de génie; et il est rare encore qu'après bien

des réflexions on en saisisse tous les rapports. On

ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul

moyen d'affermir, d'étendre, et d'élever ses pensées:

plus on leur donnera de substance et de force par la

méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base;

il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement

et le soumet à des lois : sans cela, le meilleur

écrivain s'égare; sa plume marche sans guide, et

jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures

discordantes. Quelque brillantes que soient les

couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème

dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou

ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point

construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on

pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est

par cette raison que ceux qui écrivent comme ils

parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal;

que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur

imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent

par l'expression.

soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet. Cependant tout sujet est un; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devroient être d'usage que quand on traite des sujets différents, où lorsqu'ayant à parler de choses grandes, épineuses, et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances : autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir crue par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir. Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais; elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche, parmi acte unique, la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne; mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit

nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer; il ne

produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience

et la méditation; ses connoissances sont les germes

de ses productions : mais s'il imite la nature dans

sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la

contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les

réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un

système par la réflexion, il établira sur des fondements

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez

réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se

trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à

écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées;

et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées,

rien ne le détermine à préférer les unes aux autres;

il demeure donc dans la perplexité: mais lorsqu'il

se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé

et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son

sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il

doit prendre la plume; il sentira le point de maturité

de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire

éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire : les

idées se succéderont aisément, et le style sera naturel

et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra

partout et donnera la vie à chaque expression; tout

inébranlables des monuments immortels.

s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux. Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet; on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigné davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses. Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Ainsi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur, et de style; à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre

objet que la plaisanterie: alors l'art de dire de petites

choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la

peine qu'on se donne pour exprimer des choses

ordinaires ou communes d'une manière singulière

ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin

de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps

à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour

ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est

celui des esprits cultivés, mais stériles: ils ont des

mots en abondance, point d'idées; ils travaillent

donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné

des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et

avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en

détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point

de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le

style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement

son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement

l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une

chaîne continue, dont chaque point représente une

idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la

conduire successivement sur ce premier trait, sans

lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop

inégalement, sans lui donner d'autre mouvement

que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit

parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du

style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en

réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le

rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. À

cette première régie dictée par le génie si l'on joint de

la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des

expressions, de l'attention à ne nommer les choses

que par les termes les plus généraux, le style aura de

la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour

son premier mouvement, du mépris pour tout ce

qui n'est que brillant, et une répugnance constante

pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la

gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit

dire de grandes.

des paroles.

comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur. C'est ainsi, messieurs, qu'il me sembloit, en vous lisant, que vous me parliez, que vous m'instruisiez. Mon âme, qui recueilloit avec avidité ces oracles de la sagesse, vouloit prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous : vains efforts! Les règles, disiez-vous encore, ne peuvent suppléer au génie; s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir, et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de lame, et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fond du style; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances; de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées. Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet; il ne doit jamais être forcé; il naîtra

naturellement du fond même de la chose, et

dépendra beaucoup du point de généralité auquel

on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux

idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est

grand, le ton paroitra s'élever à la même hauteur; et

si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit

assez pour donner à chaque objet une forte lumière,

si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du

dessin, si l'on peut, en un mot, représenter chaque

idée par une image vive et bien terminée, et former

de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et

mouvant, le ton sera non seulement élevé, mais

Ici, messieurs, l'application feroit plus que la règle;

les exemples instruiroient mieux que les préceptes :

mais il ne m'est pas permis de citer les morceaux

sublimes qui m'ont si souvent transporté en lisant

vos ouvrages, je suis contraint de me borner à

des réflexions. Les ouvrages bien écrits seront les

seuls qui passeront à la postérité. La quantité des

connoissances, la singularité des faits, la nouveauté

sublime.

même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connoissances, les faits, et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. Or un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet. Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire, et la philosophie, ont toutes le même objet, et un très grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère; elle crée les héros et les dieux : l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, fie la matière, du mouvement, et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions : dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et

du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours

être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre

à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant

de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et

que, devant toujours peindre et toujours agrandir

les objets, ils doivent aussi partout employer toute la

force et déployer toute l'étendue de leur génie.

**ADRESSE** 

À MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Que de grands objets, messieurs, frappent ici mes

yeux! et quel style et quel ton faudroit-il employer

pour les peindre et les représenter dignement! L'élite

des hommes est assemblée; la Sagesse est à leur tête.

La Gloire, assise au milieu d'eux, répand ses rayons

sur chacun, et les couvre tous d'un éclat toujours

le même et toujours renaissant. Des traits d'une

lumière plus vive encore partent de sa couronne

immortelle, et vont se réunir sur le front auguste

du plus puissant et du meilleur des rois. Je le vois,

ce héros, ce prince adorable, ce maître si cher.

Quelle noblesse dans tous ses traits! que de majesté

dans toute sa personne! que d'âme et de douceur

naturelle dans ses regards! il les tourne vers vous,

messieurs, et vous brûlez d'un nouveau feu; une

ardeur plus vive vous embrase; j'entends déjà vos divins accents et les accords de vos voix; vous les réunissez pour célébrer ses vertus, pour chanter ses victoires, pour applaudir à notre bonheur; vous les réunissez pour faire éclater votre zèle, exprimer votre amour, et transmettre à la postérité des sentiments

dignes de ce grand prince et de ses descendants.

Quels concerts! ils pénètrent mon cœur; ils seront

immortels comme le nom de Louis.

Dans le lointain, quelle autre scène de grands objets!

le génie de la France qui parle à Richelieu, et lui

dicte à la fois l'art d'éclairer les hommes et de faire

régner les rois; la Justice et la Science qui conduisent

Séguier, et l'élèvent de concert à la première place

de leurs tribunaux; la Victoire qui s'avance à grands

pas, et précède le char triomphal de nos rois, où

Louis-le-Grand, assis sur des trophées, d'une main

donne la paix aux nations vaincues, et de l'autre

rassemble dans ce palais les muses dispersées. Et

près de moi, messieurs, quel autre objet intéressant!

la religion en pleurs, qui vient, emprunter l'organe de l'éloquence pour exprimer sa douleur, et semble m'accuser de suspendre trop long-temps vos regrets sur une perte que nous devons tous ressentir avec elle.

Discours sur le style,
de Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788),
publié à Paris, par la Librairie Salmon, en 1829,
est un extrait des Œuvres complètes
du grand naturaliste.

ISBN: 978-2-89668-735-0

© Vertiges éditeur, 2018

-0736 -